

à la mort. Je l'ai dit, je le répète, l'œuvre de Barrès ne module que le chant, ne retrace que « le désespoir d'une beauté qui s'en va vers la mort ».

— Tu es triste, aujourd'hui, poète !
— Voire, Muse !... Hé ! vous avez raison.
— Tu nous diras pourquoi, peut-être ?
— S'il vous en chaut, apprenez donc
Que je serais volontiers tout bruit et tout de flamme,
Que je voudrais bien chanter et baller :
Il me brûle d'agir, comme à une jeune femme,
Mais je ne sais où aller ni que chanter...

Est-ce vrai, ami, enfant méchant ?...
Eh bien, et cela,
La sécheresse odieuse de ton âme,
Chante-la :
Cette douleur aussi est un chant !...

Tel est l'achèvement de l'éducation donnée par Barrès à la génération de 1900, à la France contemporaine de Jean Bruant. *Un Homme libre*, libre de foi et libre de scrupules, s'était présenté aux collégiens de Paris et de la province, à ce fantasque petit clerc dont l'œil avide explorait le monde du haut des vignes de Joigny...

« Jérôme Paturot, déclare « l'homme libre », désirait un peu vivement une position sociale. C'est d'une petite âme. Il eût été plus heureux s'il avait suivi ma méthode, s'égayant de ses recherches et n'attachant jamais la moindre importance aux buts qu'il poursuivait ! Il eut de curieuses aventures : il n'y prit pas de plaisir. C'est faute d'avoir possédé ma philosophie. Je vais parmi les hommes, le cœur défilant et la bouche dégoûtée ; j'hésite perpétuellement entre les rêves de Paturot et ceux des mystiques : les uns et les autres, comme moi, s'agitent, parce que l'ordinaire de la vie ne peut les satisfaire... »

Le cycle de René, départ d'une aristocratie mise hors la loi vers les sauvages du Mississipi, s'achève par l'établissement de Philippe dans le confort bourgeois : cabinet de toilette sentimentale, salon de pose, tout-à-l'égout des convictions, mépris commode à tous les étages. La discipline chrétienne termine son évolution dans la morale bourgeoise par un retour complet à certaine « sagesse » de la décadence païenne : l'exercice de la mort, de cette mort qui hante la société malade, l'exercice tant recommandé par les confesseurs, se clôture, selon l'esprit de Sénèque et de Néron, par le conseil du dilettante :

« Jouissons et dansons, mais voyons clair. Il faut traiter toutes choses au monde comme les gens d'esprit traitent les jeunes filles. Les jeunes filles, au moins en désir, se sont prêtées à tous les imbéciles, et lors même qu'elles sont vierges de désir, croyez-vous qu'il n'existe pas un imbécile qui puisse leur plaire ! Il faut faire un assez petit cas des jeunes filles, mais nous émouvoir à les regarder, et nous admirer de ressentir pour d'aussi maigres choses un sentiment aussi agréable. »

Que resterait-il d'une nation qui penserait toute cette pensée-là ? Le voilà, le député des Halles, le représentant de la bourgeoisie française et de la revanche nationale, l'éducateur des hommes et des femmes de France ! Qu'on ne nous dise pas que Barrès a changé d'avis ! Ses admirateurs s'accordent à reconnaître la

liaison de son œuvre, la sécurité logique de sa pensée, la fidélité du prédicateur à ses premiers principes...

Et Barrès les a prévenus :

« *Un Homme Libre*... Ceux qui connaissent la littérature française déclareront que ce livre eut des suites. Je me suis étendu, mais il demeure mon expression centrale. Si ma vue embrasse plus de choses, c'est pourtant du même point de vue que je regarde. » (Passage de *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, complaisamment reproduit dans *Amori et Dolori Sacrum*.)



Et il faudrait élargir le débat, démontrer que l'incurable infirmité bourgeoise est l'aboutissement même du romantisme bourgeois. Aussi bien voici la brutale péroraison que donne Barrès aux méditations de René :

« Ah ! ces homards de digestion si lente, dont nous souffrîmes, Simon et moi, durant les longues après-midi de soleil, en face de l'Océan qui fait mal aux yeux ! Ah ! ce thé dont nous abusâmes par engouement ! »

Nyctalopie et dyspepsie ! Tel est l'état psycho-physiologique de Maurice Barrès. C'est en vain qu'il a tenté de faire illusion de santé par des écrits ultérieurs : ils analysent avec de jalouses délices la décomposition démocratique, le dévoilement organique de la nation. Comme Châteaubriand, il est de ceux qui ont obtenu « leur guerre », une guerre coûteuse en hommes et en argent, meurtrière à l'économie nationale, ruinée par la révolution russe, par la ruine allemande, par les créances d'outre-mer. En ce sens, Barrès mérite avec tant d'autres, au lieu d'une croix, selon l'expression russe, un pieu bien aiguisé sur sa tombe, le crachat de la nation, suprême décoration du corrupteur, de l'imposeur. Il est temps de penser en France qu'un écrivain vaut par ce qu'il écrit et non seulement par la manière dont il écrit. Si nous en restions avec la bourgeoisie décadente à l'esthétique des affaires, nous mériterions trop, le mépris que Barrès a si largement dispensé aux hommes, aux travailleurs, aux artisans des civilisations, ce mépris qui se double d'une estime perverse, avec cette justice au prolétariat, tant français qu'étranger, qu'il ignore presque absolument, la « philosophie » de Maurice Barrès, qu'il n'a rien bu de la coupe de cet « empoisonneur public ».

Mais la génération d'avant-guerre a tiré, à longs traits de sa fiole, l'ivresse du scepticisme et l'impuissance civile. Elle a été forcée, par Barrès lui-même, de considérer comme un jeu de vanité les démonstrations de nationalisme par lesquelles il enjolivait son culte du moi. Et c'est elle, génération bourgeoise, dans la mesure où elle décida de l'action nationale, qui porte avec lui la responsabilité de 1914, année terrible où le scepticisme essaya d'être de cette lumière qu'on transforme en énergie.

Je laisse la tâche de maudire l'instituteur de cette génération à ceux qui portent encore sur eux de la boue des tranchées : ils savent comment on atténue la puanteur d'un cadavre. C'est assez pour moi et pour aujourd'hui, d'avoir consacré, sans latin, à propos d'un maître néfaste, quelques souvenirs à l'amour et à la douleur.

PARIJANINE.